

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DE LA PAGE INTERNET
Libération

CRITIQUE

**L'ENFER PARADISIAQUE D'ALI ERFAN.
«SI JE N'ÉCRIS PAS, JE SUIS MORT»,
«SI J'ÉCRIS, ON ME TUE»: L'AUTEUR
IRANIEN DES «DAMNÉES DU PARADIS»,
EXILÉ À PARIS, SE SENT PRIS DANS
CETTE «MALÉDICTION». RENCONTRE.
ALI ERFAN. LES DAMNÉES DU PARADIS.
TRADUIT DU PERSAN PAR L'AUTEUR ET
MICHÈLE CRISTOFARI. L'AUBE, 124
PP., 89 F. LE DERNIER POÈTE DU
MONDE. TRADUIT DU PERSAN PAR
L'AUTEUR ET MICHÈLE CRISTOFARI.
L'AUBE POCHE, 192 PP., 49 F.**

Par Mathieu Lindon

- 14 novembre 1996 à 01:36

«Dès que je parle ou qu'on parle de mes livres, je suis catalogué dans l'actualité. On cite mon "courage. Mais c'est de la littérature.» Ali Erfan, né à Ispahan en 1946, est exilé en France depuis 1981, et son oeuvre évoque fortement l'Iran moderne. L'Aube publie un nouveau recueil de nouvelles de lui et réédite en poche le précédent (après avoir publié son roman la Route des infidèles). Tous ces textes semblent autobiographiques.

Les Damnées du paradis comprend quatre nouvelles, dont trois sont rassemblées en tant que «rencontres». La première s'intitule «l'Arme blanche». A Paris, un Iranien tombe sur un compatriote écrivain exilé. Il lui réclame son aide, à laquelle des circonstances lui donnent droit, pour tuer quelqu'un. C'est un texte sur le maquillage physique, idéologique, psychologique. Il y a un mort à la fin, et le mystère demeure. La dernière phrase du

dialogue est: «Avez-vous toujours le désir d'écrire?» Dans «Une malédiction», un homme comprend avec «trente-cinq ans de retard» comment l'adolescent, déjà écrivain, qu'il fut a été manipulé et combattit pour des idées qui n'étaient pas les siennes. La nouvelle s'achève ainsi: «Les dernières paroles de mon père résonnent à mon oreille: "Maudit sois-tu!/ Et je sais que c'est à cause de cette malédiction que je continue à écrire.» La «troisième rencontre», «les Vapeurs de l'opium», raconte l'histoire d'une série de suicides programmés, et tourne autour d'un écrivain qui ressemble à Sadegh Hedayat, le plus célèbre écrivain de l'Iran moderne (voir Libération du 3 octobre). Dernière phrase du texte: «Et si vous voulez tout savoir, c'est par crainte de mourir que j'ai écrit cette nouvelle.»

«Ecrire, dit aujourd'hui Ali Erfan, c'est vivre dans l'enfer. J'ai un sentiment de péché à parler de mes fautes, parce que ce sont des fautes et parce que j'en parle. Ecrire appartient à Dieu. Si Joseph K. ne savait pas pourquoi on l'arrêtait, Kafka savait très bien.» Né «d'un père militaire et d'une mère analphabète», Ali Erfan a connu très tôt les dangers de l'écriture. Il veut être écrivain pour se faire reconnaître de son père. C'est un «règlement de compte». Mais son père est mort quand il publie son premier roman, à 16 ans, qui lui vaut six mois de prison pour avoir trempé malgré lui dans une intrigue politique, comme il le comprendra «avec trente-cinq ans de retard». «Ma famille était presque pauvre. Je travaillais au bazar. J'ai fait paraître mon deuxième roman à 17 ans. Puis cinq pièces de théâtre à 18 ans.» Du théâtre, il passe au cinéma, venant faire un D.E.A. en France en 1971. Après divers voyages, il retourne en Iran en 1979, deux mois après la révolution islamique. Il sent que «le printemps de la liberté» ne va pas durer. Dès que son premier film est fini, il commence le deuxième. Quand celui-ci est projeté, le ministre de la Culture est dans la salle. Il dit à la fin: «Le seul mur blanc sur lequel on n'a pas encore versé le sang des impurs, c'est l'écran de cinéma. Si on exécute ce traître et que cet écran devient rouge, tous les cinéastes comprendront qu'on ne peut pas jouer avec les intérêts du peuple musulman.» Ali Erfan quitte alors l'Iran, d'une façon aussi miraculeuse que le narrateur de «l'Arme blanche».

Les Damnées du paradis, la nouvelle éponyme, raconte l'histoire d'une école coranique pour femmes où se confondent la mort et le sexe. «J'ai voulu écrire la mille et deuxième nuit, dit Ali Erfan. On a défloré et exécuté des vierges chaque nuit, que se passe-t-il quand vient le tour de Schéhérazade? C'est l'histoire de toutes les femmes exécutées en Iran. On sait que de jeunes gardiens de la révolution se présentent dans les familles pour demander la main de la fille et, une semaine après, la famille apprend la nouvelle de sa mort. La protestation de l'héroïne de ma nouvelle n'est pas contre les religieux, mais contre l'homme. Pour une femme, faire l'amour dans un état parfait, connaître le plaisir, est une protestation contre l'homme de cette région.»

«Si je n'écris pas, je suis mort», «Si j'écris, on me tue»: Ali Erfan se sent pris dans cette «malédiction» qui l'entraîne dans «l'enfer paradisiaque» de l'écriture. Il en parle ainsi: «C'est le désert. Il y a du sable, et le vent souffle et le déplace. Il n'y a pas de chemin. A 360°, c'est la route. Où tu mets les pieds, c'est ta direction. Si quelqu'un est parti il y a une heure, tu ne peux pas le suivre. Aucun père ne peut transmettre ses expériences à son fils, dans le désert. Chacun est seul et chacun trouve son chemin. De

même, chaque écrivain est seul et chaque texte unique. Chaque histoire est le commencement et la fin de soi-même, comme chaque route du désert est le début et la fin de quelqu'un qui passe. Il y a des éclaireurs du désert, des aveugles, qui montrent du doigt et disent: "Il y a 1 000 ans, il est parti par là. J'aimerais arriver au niveau de ces aveugles pour montrer par où Hedayat est parti. Quand on voit la grâce, on ne peut supporter son absence, et il l'a vue avec la Chouette aveugle. Je suis dans un labyrinthe où je cherche ses traces. Le désert est le labyrinthe parfait, a dit Borges, et chaque labyrinthe a une seule issue: la mort. Je ne cherche pas cette issue mais je cherche la trace de ses pieds.» ◀

Mathieu Lindon